

**Histoire
Magazine**
Hors série
n°24

Histoire

Le dossier

**Entretien avec un
ancien combattant
d'Algérie**



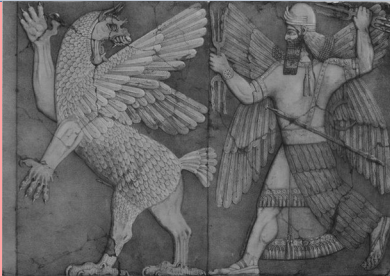
La violence à travers les âges



Crédit photo : Archives de l'ecpad, agence d'images de la Défense : <http://archives.ecpad.fr/les-debuts-de-la-guerre-dalgerie-1954-1955-2/>

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

Sommaire



La violence aux origines du monde : récits cosmogoniques

4

7



Djebel Sahaba : un massacre pré-historique ? (14 000 ~ 7 000 AP)



Un massacre à l'extrémité du monde scythe

10

13



Le mythe du cœur sanglant



Les « maroquinades » : des viols de masse en temps de guerre (1944)

16

19



La guerre d'Algérie. Entretien avec un ancien combattant



Le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine : le rôle des institutions transnationales dans la gestion de la crise (1992-1995)

23

Avant-propos

L'un des principaux intérêts scientifiques de la thématique de la violence est sa transdisciplinarité. Peuvent donc contribuer à son élaboration scientifique aussi bien des philosophes, des historiens, des anthropologues que des chercheurs s'intéressant à d'autres domaines de recherche. Ces convocations multiples permettent même dans une perspective plus utilitaire de tirer des conclusions sur les processus de réalisation de certaines violences, ce qui peut contribuer à lutter contre leur mise en application. À une échelle plus grand public, une connaissance du sujet de la violence peut permettre de développer un regard plus aiguisé sur les conflits du monde contemporain ainsi que sur les outils de renseignement à notre disposition. Le traitement de l'information se retrouve donc plus nuancé et enrichi par ces connaissances, et c'est ici la démarche que nous avons engagé la rédaction de ce magazine, qui s'intéresse à des situations de violence à des âges et dans des espaces civilisationnels différents, permettant ainsi d'interroger l'universalité de la violence et de ses différentes formes. Ce numéro propose, dans un ordre chronologique, d'appréhender des faits de violence de masse, parfois assez précis, qui s'étendent des mythes fondateurs à travers le monde jusqu'au nettoyage ethnique durant la guerre de Bosnie-Herzégovine. Nous présenterons également en pièce centrale de ce numéro un témoignage exclusif sur la guerre d'Algérie que nous avons récolté auprès d'un ancien combattant français.

Rémi Guilbaud
Ludovic Broigniez
Maxime Grégoire

LA VIOLENCE AUX ORIGINES : RÉCITS COSMOGONIQUES

Les récits cosmogoniques, c'est-à-dire les histoires relatant la création du monde, sont aussi variés qu'il existe de croyances. S'ils passionnent autant d'amateurs d'histoire et rassemblent autant de spectateurs lorsqu'ils sont transposés au cinéma, c'est parce que les mythologies dont ils sont issus sont remplies d'aventures où se mélangent héros, créatures et dieux, s'entre-tuant dans un monde particulièrement violent. Afin de dresser un panorama des différentes façons de concevoir le monde dans lequel serait née l'humanité, nous allons voyager à travers différents récits, tirés des mythologies du monde entier, en y analysant la place de la violence.

Tout comme leurs voisins d'Amérique du Sud, les Incas et les Mayas, les Aztèques fascinent l'imagination des Occidentaux depuis qu'ils les ont découverts à la fin du XVe siècle. Pour les Aztèques, le monde est régi par une succession de cycles de création et de destruction. Chaque dieu primordial, créant un monde, verra celui-ci être détruit afin de laisser place à la création d'un nouveau monde. On appelle cela les cycles des « soleils ». Les sources dont nous disposons nous renseignent sur l'existence de quatre à cinq soleils, correspondant à autant de cycles de création/destruction depuis le début des temps. Ce qui nous intéresse est le moment de destruction et la place de la violence au sein de ces cycles de vies. Prenons en exemple le troisième soleil, qui porte le nom de Quiauh-tonatiuh « Soleil de pluie » ou Nahui Quiahuatl « Quatre-pluie », en fonction des sources. Il aurait été créé par Tlalocatecutli, dieu de l'enfer et aurait été anéanti par un des quatre dieux primordiaux, Quetzalcoatl, qui y aurait chassé toutes formes de vie par une pluie de feu. L'image de la destruction par le feu est une image violente qui ne laisse aucun doute sur l'impossibilité de survie des habitants de ce soleil. Ce procédé violent permet aussi de montrer la puissance des dieux et la rapidité de la destruction (et donc du changement de cycle). Je n'ai pris qu'un des cinq soleils en exemple mais les récits des autres sont relativement similaires dans la



Représentation de Quetzalcoatl (Codex Borbonicus, p.220)

façon de détruire : un élément perturbateur, qui a la force d'annihiler la population d'un soleil arrive, et presque immédiatement enrayer toute vie. Ce qu'il faut noter, c'est que les actes de violence qui caractérisent ces moments de destruction sont nécessaires et ne sont pas perçus comme mauvais. Bien au contraire, ils sont essentiels au renouvellement car ils permettent de préparer le monde à un nouveau soleil et donc, à un nouveau cycle de création.

Cette notion de cycle, de dualité entre deux forces contraires, n'est pas spécifique à l'Amérique centrale car on retrouve cette même tendance dans les mythologies chinoises ou hindoues.

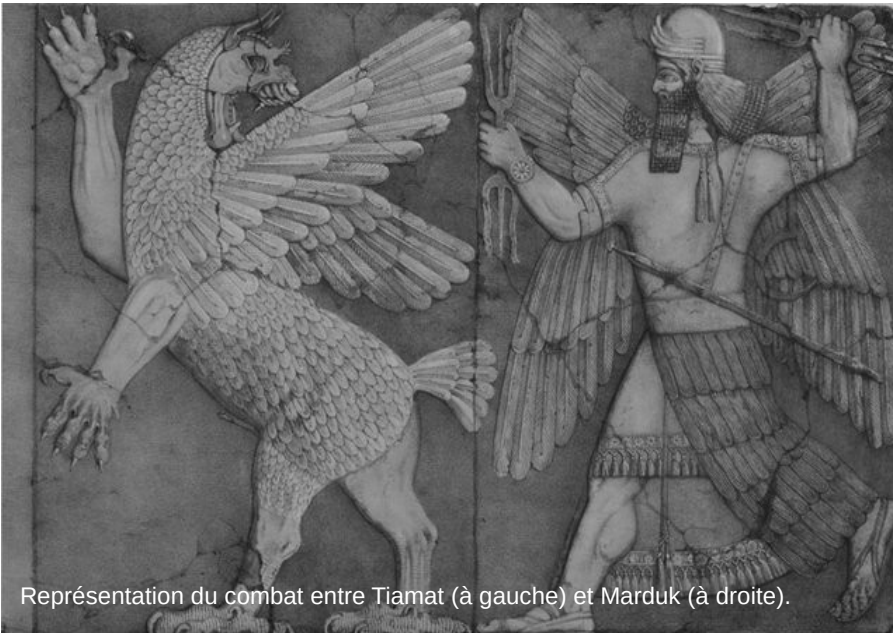
Partons désormais du côté européen, au nord, au sein de la mythologie scandinave. A la création du monde, il y a un être, le géant de givre Ymir. Du givre naît la vache Audhumla dont le lait nourrit Ymir. Pour vivre, cette vache se nourrit d'eau en léchant la glace qui entoure le géant. Grâce à cela, elle fait fondre la glace et délivre du givre Buri, qui enfante Bor, qui à son tour donne naissance aux Ases, parmi lesquels on retrouve Odin. Les Ases, au nombre de



Audhumla nourrissant Ymir et créant Búri, peinture de Nicolai Abraham Abildgaard, 1790

trois, décident de tuer Ymir. Son corps est utilisé pour créer le monde tel que nous le connaissons : les cheveux pour les arbres, la chair pour la terre, le sang pour les surfaces aqueuses, les os pour les montagnes et le crâne en guise de ciel. Cette histoire a des similitudes avec une mythologie asiatique, celle des Babyloniens. En effet, dans les récits cosmogoniques babyloniens, la création du monde résulte d'un combat opposant deux dieux, Mardouk et Tiamat. Ce dernier, se retrouvant emprisonner dans les filets de Mardouk est battu, et son corps est divisé pour créer la terre et le ciel. Dans ces deux récits, la violence qui accompagne un combat à mort entre deux entités divines résulte en la création

du monde connu. Tout comme la destruction des soleils dans la mythologie aztèque, cette violence est nécessaire. Le dépeçage du cadavre de l'adversaire sert de fondement au monde et apparaît comme un point de départ de la création. Pour tenter d'expliquer l'origine du monde, ces peuples, pourtant éloignés dans le temps et l'espace, ont choisi le même mode d'interprétation. Dans ces récits, c'est de la violence que vient la vie, comme si, jusque dans les mythologies les plus anciennes, on considérait la violence comme un paramètre essentiel à la création. Ce genre de raisonnement peut se comprendre lorsque l'on analyse le



Représentation du combat entre Tiamat (à gauche) et Marduk (à droite).

de vie de la plupart des espèces : la naissance est une souffrance pour la mère (chez certaines espèces, la reproduction aussi), la plupart des être vivants sont obligés de se nourrir d'autres espèces pour continuer à vivre, faisant acte nécessairement de violence envers celles-ci. Pour aller plus loin, c'est ce genre de constat que font les croyants chrétiens, au sujet de l'Homme, lorsqu'ils parlent des punitions infligées par Dieu suite au péché originel : accoucher dans la douleur pour la femme, travailler et faire violence à son corps pour l'homme. Dans tous les cas, il semble que la violence soit un paramètre inéluctable de la création.

Pour terminer, je vais m'intéresser à un mythe issu de la cosmogonie des Dogon, peuple du Mali. A l'origine de toutes choses, il y avait un dieu suprême, nommé Amma. Il était potier et en temps que dieu créateur, il fit les étoiles, le soleil (poterie entourée d'un cuivre rouge) et la lune (poterie entourée d'un cuivre blanc). Enfin, il fit la Terre, qui était également une femme avec pour attributs une fourmilière pour son sexe, et une termitière pour son clitoris. Mais au moment de s'accoupler avec Amma, la termitière se mis en opposition avec le sexe du dieu suprême, qui décida alors de la supprimer. Cette histoire, qui pourrait paraître anodine, retrace ce qui dans l'imaginaire dogon, correspond à la première excision. Pratiquée sur près de 91 % des femmes au Mali (2013), l'excision est une tradition très ancrée dans les mœurs du pays. Pourtant condamnée par de nombreuses



Le couple originel dans la mythologie Dogon (à gauche, Amma, à droite, sa femme) ©rootsvoyage

associations de défense du droit des femmes, la pratique continue à prospérer, appuyée par des arguments culturels et religieux. Le mythe d'Amma et de la Terre, symbole de la nécessité d'exciser et de l'ancrage de la pratique depuis les temps immémoriaux, permet de légitimer la pratique. C'est en cela que ce mythe cosmogonique est intéressant à analyser à partir du prisme de la violence, car il permet de rendre compte des utilisations contemporaines de ces récits. Dans ce mythe, sans ce combat contre la termitière (clitoris), Amma ne peut donner naissance aux autres divinités qui engendrent la vie sur Terre. Comme dans toutes les mythologies que nous avons pu parcourir, la violence est nécessaire à la création. Elle symbolise la destruction rendant possible la création. Au-delà de la volonté d'expliquer la création du monde, ces récits portent en eux la volonté d'expliquer le monde dans lequel ils apparaissent. Ils servent également de point de départ idéologique aux peuples, permettant ensuite de

justifier certaines pratiques de violence comme l'excision chez les Dogon ou, pour prendre un autre exemple, le sacrifice humain censé apaiser les dieux chez les Aztèques. Au final, la violence apparaît toujours comme un élément perturbateur amenant à la destruction d'un cycle. Elle est le point de rupture essentiel à la mise à en place d'un terreau fertile permettant la création.

DJEBEL SAHABA : UN MASSACRE PRÉHISTORIQUE ?

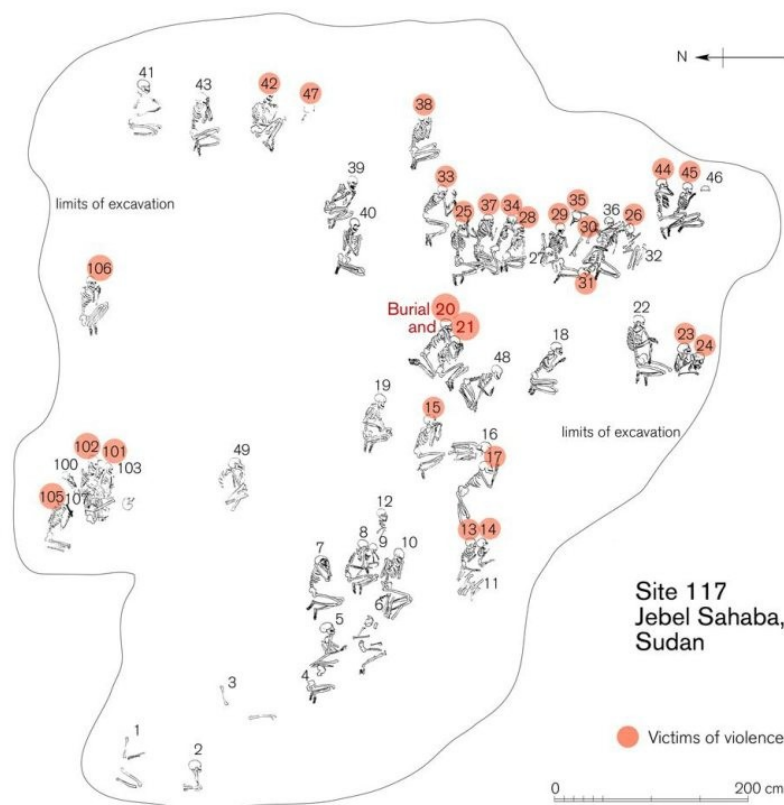


En 1964, l'archéologue Fred Wendorf et son équipe découvrent à l'extrême nord du Soudan, sur la rive droite du Nil, un champ funéraire dans lequel reposent au moins 59 individus, hommes, femmes et enfants confondus. Dénommé « site 117 », la datation de cet espace fait débat. Traditionnellement retenu comme appartenant à la fin du Paléolithique final (50 000 – 12 000 AP) ou à l'Épipaléolithique (20 000 – 10 000 AP), certaines recherches l'avancent jusqu'au Mésolithique (15 000 – 5 000 AP). Outre cette ancienneté, l'attention des chercheurs a été retenue par plusieurs éléments qui portent à penser que le groupe inhumé a été massacré, ce qui en ferait l'un des plus anciens témoignages de cas de

violence de masse, ainsi qu'un point de réflexion crucial pour aborder l'intemporalité des comportements violents chez l'homme, de même que l'existence de conflits aux âges préhistoriques, parfois présentés comme des périodes de paix et d'abondance.

Analyse du site

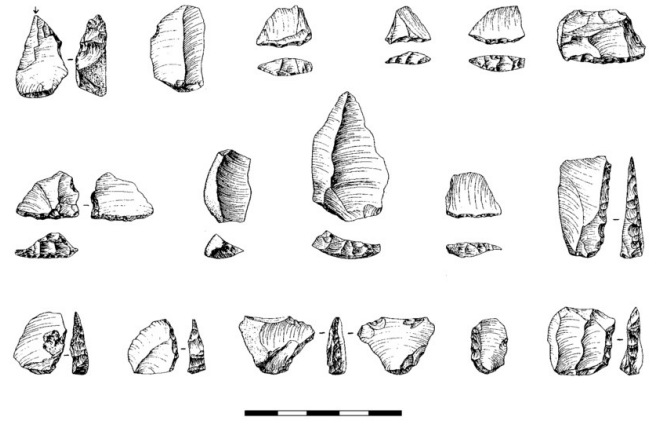
Les inhumés ont été retrouvés dans des fosses ovales d'une trentaine de centimètres de profondeur, souvent recouvertes de dalles. La plupart des sujets de ces sépultures tantôt collectives et tantôt individuelles sont allongés sur le côté gauche, le corps fléchi, la tête en direction de l'est et le visage orienté vers le sud. Des analyses anatomiques ont affirmé que les squelettes appartiennent à un groupe de population homogène, adaptée à un climat tropical. Ce cimetière et ses habitants ont longtemps été rattachés à la culture de Qadan, mais de nouvelles datations d'artefacts peuvent envisager, avec de sérieuses réserves néanmoins, de rattacher cet espace et ses habitants au complexe archéologique Arkinien, ou à une culture encore non-nommée qui pourrait possiblement se situer entre les périodes de Qadan et d'Abkan.



Plan du site.

©Donatella Usaia

Plusieurs éléments interpellent devant ces fosses mortuaires : les restes lithiques retrouvés dans cet espace sont considérés comme des morceaux d'armes, car plusieurs ont été altérés de manière à former une pointe (voir page suivante). Et selon Fred Wendorf, 110 de ces artefacts ont pénétré au moins 24 des corps présents. De plus, aucun objet ne pouvant s'apparenter à du mobilier funéraire n'a été retrouvé dans les fosses. Il apparaît donc que ce groupe de personnes a été massacré, ce qui ferait de ce terrain la scène de l'un des plus anciens massacres retrouvés archéologiquement.



Fred Wendorf, Prehistory of Nubia, 1968, Djebel Sahaba: example of backed pieces found in burials and considered as weapon tips (from Wendorf 1968, fig. 31, p. 984). Scale : 2/3.

Les cultures archéologiques correspondent à un ensemble de trouvailles circonscrites à une période et un espace géographique, permettant de replacer la présence d'hommes partageant une culture commune (toutes les dates sont sujettes à caution).

Culture de Qadan (15 000 ~ 11 000 AP) : une culture de Haute-Égypte pratiquant la chasse et l'agriculture. Le site 117 est généralement le principal site rattaché à cette culture.

Culture Arkinienne (11 000 ~ 6000 AP) : une culture en Haute-Nubie.

Culture d'Abkan (7000 ~ 5500 AP) : une culture en Nubie, considérée comme étant directement liée à celle de Qadan.

Ci-dessus à gauche : deux photographies des sujets 14, 20 et 21 avec les points d'impacts des artefacts représentés par des points rouges ; ci-dessus à droite, un exemple de restes lithiques retrouvés dans les fosses.

Situation conflictuelle : hypothèses et conclusions

Les femmes et les enfants n'ont pas été épargnés par ce conflit, comme en témoignent par exemple les sujets 13 et 14 (deux enfants) qui ont reçu des coups et des projectiles entre le crâne et les vertèbres cervicales, ou encore les sujets 28, 34 et 37 (des femmes) dont les corps ont été transpercés par des projectiles aiguisés, peut-être issus de flèches. Les corps 20, 21 et 44 sont encore plus surprenants car le nombre de projectiles dans chacun d'eux dépasse le nécessaire pour les tuer (ont été retrouvés dans ces corps de 6 à 20 projectiles). Il y a donc ici la marque d'un acharnement des assaillants qui, par cette extrême violence, veulent s'assurer à tout prix de la disparition de leurs ennemis, en empêchant une potentielle « renaissance ». Il s'agit également d'un moyen de s'attaquer au moral de la communauté visée car, lorsque ces derniers découvriront les cadavres de leurs camarades, ils seront heurtés par l'extrême violence subie.

Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer ce conflit.

Tout d'abord, la recherche de l'annihilation du groupe 117 par un autre groupe pourrait être liée au territoire et aux ressources. En effet, le territoire devait représenter un espace de chasse intéressant en raison de sa proximité avec le fleuve. L'événement découlerait donc des premières sédentarisations de chasseurs-cueilleurs, qui aurait été la source d'un conflit territorial entre deux communautés numériquement assez denses, comme le montre le nombre de sujets décédés. De même, il est possible que le cimetière ne soit pas simplement constitué de fosses creusées « à l'occasion » du massacre, mais qu'il s'agisse d'un emplacement utilisé par la communauté de Djebel

Sahaba comme cimetière pendant deux générations, ce qui appuie encore davantage l'idée d'un groupe sédentarisé sur un territoire défini. Certains chercheurs vont plus loin et voient dans cet événement l'influence des conditions climatiques, car le massacre aurait pu avoir lieu à une période où le climat sur ces terres était froid et les ressources rares. Le conflit aurait donc éclaté dans cet espace au bord du Nil en raison de déplacements de communautés cherchant un emplacement adapté à leurs besoins, et qui se seraient affrontées avec un groupe déjà installé.

Une autre possibilité serait que la violence ne soit ici pas « externe » mais « interne », c'est-à-dire que le massacre soit le fruit de dissensions propres à cette communauté. La sédentarisation présente en effet un aspect d'expansion territoriale qui favorise l'apparition de chefs et de luttes pour le pouvoir aux conséquences plus lourdes compte tenu de la démographie élevée de la communauté et de la naissance de responsabilités propres à la gestion d'un territoire.

Il est donc difficile de reconstituer les dynamismes profonds ayant permis la mise en œuvre d'un tel massacre. Mais ce site présente un grand intérêt scientifique car il atteste l'existence de violences de masse chez les hommes préhistoriques, rejetant la vision des sociétés premières comme des sortes de « jardins d'Éden » dénués de toute violence car celle-ci ferait son apparition au Néolithique avec l'invention de l'agriculture qui ferait basculer l'homme dans les guerres de territoire et les conflits d'autorité. Ainsi, comme le concluent Jean Guilaine et Jean Zammit dans leur ouvrage *Le sentier de la guerre, visages de la violence préhistorique*, « La guerre semble en outre plus fréquente chez les populations pré-étatiques que dans nos sociétés modernes. (...) Si la guerre est omniprésente dans les premières œuvres écrites, littéraires ou religieuses, elle l'est tout autant au sein des civilisations antérieures à la pratique de l'écrit ».

Les apports de ce site peuvent également être mis en perspective du point de vue anthropologique, car ils contribuent à enrichir le débat sur la violence au sein des sociétés primitives. Nous pouvons par exemple citer Pierre Clastres (1934-1977), anthropologue français spécialiste des sociétés amérindiennes, qui explique la violence collective dont peuvent faire preuve ces sociétés comme l'expression d'une volonté unificatrice des communautés, qui par leur imaginaire du guerrier assurent leur autonomie.



Cain fuyant avec sa famille (1880), Fernand Cormon, Paris, musée d'Orsay. L'artiste dépeint ici la fuite de Caïn et de sa tribu, condamné à fuir après le meurtre de son frère. Pour rester laïc, l'imaginaire de la Préhistoire a été induit dans cette représentation d'un épisode biblique.

Un massacre à l'extrémité du monde scythe

La connaissance des sociétés nomades de l'époque tardive du bronze et du début de l'époque du fer reste aujourd'hui très éparse, en particulier dans les territoires que les sources anciennes ne connaissaient elles-même que partiellement. Les archéologues et historiens tentent, à travers les sites de recherche, de mieux comprendre à la fois la vie courante ainsi que l'histoire de ces territoires que les archives étrangères n'ont que rarement réellement compris. L'étude des tombes et sites de recherches scythes, mongoles ou d'autres cultures nomades permettent donc de comprendre ce monde, cette Tartarie, des violences et abus. Mais à l'extrémité du monde chinois et du monde pontique, cette région du Tuva a permis aux chercheurs de mieux comprendre l'imprégnation de la violence à travers les restes humains.



Empire Xiongnu à son apogée au début de notre ère

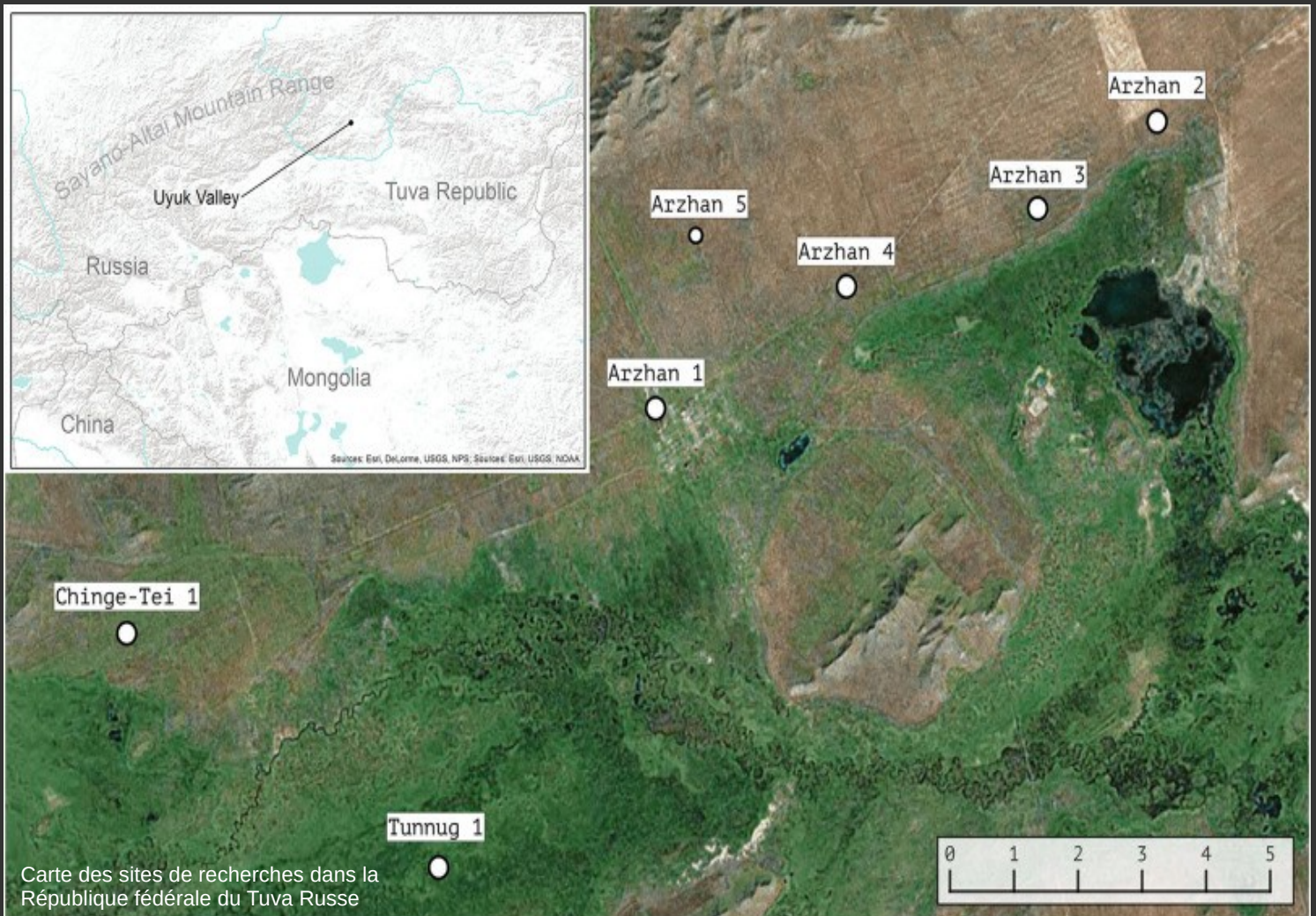


Kourgan en forme de tertre

La culture scythe est un ensemble de peuples nomades d'origines iraniennes ayant foulé le sol des steppes ponto-caspiennes : Scythes même, Sarmates, Sakas ou Massagètes ne sont que certains des peuples qui du Xe siècle jusqu'à la fin du IVe vont dominer la steppe eurasiatique. De ces peuples et d'autres origines tels que les proto-Turco-Mongols ou Sibériens, de nombreux empires et confédérations nomades se sont succédés alors que les tribus s'absorbèrent mutuellement selon les mouvements de populations, rapports de forces et affres de l'Histoire. Cet espace géo-culturel a

donc vu de nombreuses confrontations inter-tribales ou razzias entre ensembles politiques ou plus localement entre communautés. La prédation et plus largement la lutte constante pour la survie ont entretenu une violence constante. Un de ces lieux de prédations les plus connus fut la steppe mongolo-mandchourienne, lieu de naissance des empires et confédérations steppiques les plus influentes tout au long de l'histoire sibéro-altaïque. L'étendue des steppes sibériennes, le climat et la dispersion des sites archéologiques rendent les découvertes très rares mais ont également permis une sauvegarde des restes, permettant aux archéologues de découvrir des sites préservés également par le climat. Ces découvertes sont principalement centrées autour des kurgans, des tumulus où sont enterrés des guerriers ou notables des sociétés nomades et semi-nomades des steppes eurasiatiques de culture scythe. Pourtant, le cas de "Tunnug 1", un site découvert en 1980 par M.Gryaznov dans la république russe de Touva, est surprenant par la nature de ses occupants. Ce site, qui ne commença à être étudié qu'à partir de 2013 par D. Rukavishnikov, permet en effet de découvrir à la fois la récurrence de la violence et d'émettre des théories sur les évolutions et les rapports de force des populations locales au début de notre ère. Contrairement à la plupart des tertres funéraires steppiques qui sont le plus souvent destinés à des rois ou à des guerriers, accompagnés de trésors, armements, sacrifices et parfois chevaux et esclaves, ce site semble plus être une fosse commune qu'un tombeau honorifique, démontrant à la fois la place de la violence dans la société nomadique de l'espace altaïque ainsi que les spécificités de cette époque trouble dans les steppes d'Asie centrale et de Mongolie.

Ce site semblerait lié aux événements faisant suite à la chute de la confédération Xiongnu et au chaos politique qui a suivi et cela pendant plusieurs siècles si on en croit les différentes couches archéologiques et les datations osseuses. Cela pourrait signifier plusieurs choses : que cette localité a eu affaire à des raids voire des exécutions ou sacrifices comme semblent le sous entendre chez plusieurs membres des marques à la nuque qui correspondraient à une décapitation, une hypothèse corollaire pourrait être celle de sacrifices rituels par le soin donné à l'enterrement des personnes, par le manque de connaissances sur les rites et le respect donné aux personnes exécutées.



Mais qui sont les belligérants de ces altercations ? Les violences seraient-elles dues à des violences inter-tribales alors que la confédération Xiongnu se délite et que des tribus cherchent l'autonomie et que le chaos politique provoque des luttes de pouvoir et des crises de successions récurrentes ? Tout cela reste difficile à savoir précisément à cause de la nature chaotique de la vie politique et du manque de sources. Celles-ci sont principalement chinoises mais éloignées et souvent biaisées. Les violences pourraient être causées par des pillages menés par des bandits, mais cette hypothèse semble peu probable par l'étalement au long de près de quatre siècles des enterrements sur le site. Si les réponses du contexte de ces violences restent pour l'instant difficiles à déterminer, les trouvailles ouvrent des pistes de compréhensions de la vie courante dans les steppes scythes et sibériennes. Au-delà de la compréhension même du site, tombe de sacrifices rituels, tombeau tribal ou fausse commune s'étendant sur le long terme, les corps parlent et nous disent plusieurs choses, à commencer par la présence sur la quasi-totalité des corps de multiples blessures bénignes qui ont été accumulées tout le long des vies des personnes. Sur plusieurs corps, des blessures ont d'ailleurs été soignées, certaines personnes ayant continué leur croissance après avoir reçu des coups ou des entailles mais ne sont mortes et ont été enterrées dans le site que bien plus tard au cours de leur vie d'adulte.

Les jeunes personnes pourraient avoir été des cibles lors des raids, dans le but de mettre à mal l'avenir de tribus rivales tout comme pour la prise d'esclaves. Quant aux origines et formes des blessures, celles-ci sont multiples. Il faut prendre en compte la vie principalement nomade donc cavalière de la région du site "Tunnug 1", la vie à cheval tend à laisser des traces sur le squelette, en particulier lors de la croissance et les jeunes hommes mais aussi les jeunes femmes ont conservé des traces de blessures liées aux chutes, mais aussi de blessures infligées par des armes



Restes d'un homme adulte, datant du IIe siècle avant notre ère

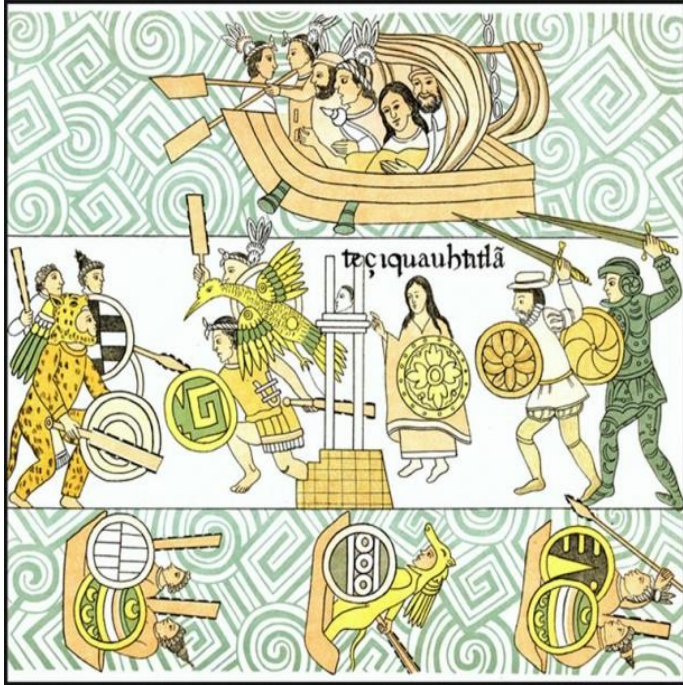
contondantes comme des masses, mais aussi des blessures et entailles provenant de flèches ou de lances et javelots. Ces multiples blessures semblent se retrouver dès le jeune âge par l'implication sociétale et clanique des jeunes dans les activités guerrières, raids compris, la présence de jeunes personnes dans l'ensemble funéraire serait alors à nuancer, tout comme la présence de femmes, puisque les sociétés scythes tendraient à gommer les différences d'âge et de sexe (même si la majorité des corps et blessures les plus graves restent parmi la population d'hommes adultes).

La datation spécifique de certaines zones du site semblent montrer, par l'augmentation de morts par coups à la tête, une intensification d'exécutions ou de morts brutales aux alentours du IVe siècle, époque où l'espace Xiongnu atteint sa véritable déliquescence.

Cette dernière observation pourrait aider, avec la poursuite de recherches dans les tombes et sites archéologiques de la région, à comprendre à la fois la violence courante dans la vie nomade mais également en quoi les évolutions politiques et tribales peuvent entraîner une augmentation, si ce n'est une transgression, des violences considérées comme "normales". Les différents types

de blessures démontrent en effet une place régulière de la violence, dès le jeune âge et pour tous les membres des communautés nomades mais certaines de ces blessures et l'étude des restes prouvent également que même dans les sociétés "violentes", ils existent des moments où la violence est décuplée par des événements.

LE MYTHE DU COEUR SANGLANT



Bataille entre Cortés et ses alliés indigènes face aux Aztèques

La vision de la culture mésoaméricaine est celle d'une culture de dichotomie entre primitivité sanglante et développement culturel. Si l'arrivée des Européens a provoqué une chute brutale des cités-états et royaumes mésoaméricains, l'arrivée des conquistadors a créé une imagerie qui leur ont survécu par les récits des aventuriers, prêtres et missionnaires.

Lorsque Hernán Cortés forme pour projet de conquérir l'espace autour, les Espagnols et Européens connaissent certes les côtes de la mer des Caraïbes mais très peu l'intérieur des terres. Il aura fallu les expéditions de Juan de Grijalva pour que ce nouveau monde soit mieux connu des Espagnols. Si les coutumes des peuples des Caraïbes étaient déjà incongrues, les civilisations mésoaméricaines furent réellement choquantes pour les représentants des Espagnols catholiques à la fois en mission pour leurs seigneurs, pour la Chrétienté catholique mais également en quête de gloire et fortune personnelle. Hernán Cortés est sûrement le meilleur exemple puisqu'il est un jeune noble aventurier rapidement attiré par les prospections dans ce nouveau monde. Après avoir accompagné la conquête de l'île de Cuba, et apprenant les récits d'explorateurs de cités d'or en Amérique centrale, celui-ci monte une expédition de sa poche en vendant tous ses biens acquis dans les colonies caribéennes. Avec hommes et navires, il embarque pour explorer les côtes mexicaines alors qu'il craint de perdre le soutien du

gouverneur de Cuba. Les événements qui vont ensuite entraîner la chute de l'empire aztèque sont tout aussi rocambolesques car Cortés doit faire face à des forces bien plus nombreuses tout en devenant de fait un mutin face à l'autorité du vice-roi espagnol. Il réussira cependant, par des alliances avec les ennemis de la cité de Tenochtitlan et l'accaparement d'expéditions espagnoles envoyées pour le mater, à vaincre Moctezuma II alors que l'empire aztèque est à son apogée. Cette conquête de la future ville de Mexico va permettre à l'Europe et au monde de découvrir les us et coutumes de la culture aztèque et mésoaméricaine, à travers les récits d'Hernán Cortés lui-même. S'il fut longtemps normal de questionner la véracité et l'impartialité du conquistador qui, contrairement à Jules César, ne fut pas l'unique source pour suivre les événements liés à la conquête espagnole, les recherches archéologiques ont permis de comparer les sources littéraires avec les réalités physiques.

En effet, Hernán Cortés, par ses lettres aux rois, formant presque un récit de voyage pour justifier ses actions et prouver sa loyauté envers les couronnes espagnoles, et par les œuvres critiques de Bartolomé de las Casas ou l'œuvre plus laudative relatant les actions des conquistadors de Bernal Díaz del Castillo ou bien encore avec le biographe de Cortés, Francisco López de Gómara, de nombreuses sources contemporaines ou émanant directement des témoins des événements abreuvent les descriptions des rites sacrificiels aztèques qui ont choqués les témoins européens.



Représentation de sacrifice par un prêtre mésoaméricain

Alors, est-ce que cette image du prêtre-aigle arrachant le cœur d'un prisonnier au sommet d'un temple est plus qu'une image d'Épinal ? Les recherches archéologiques tendent à le prouver puisque des corps ont bel et bien été retrouvés avec la cage thoracique détruite, confirmant les descriptions faites par Cortés et d'autres témoins. Hernán Cortés semble en effet avoir relativement fidèlement décrit les rites aztèques puisque des recherches sur le site de Tenochtitlán en 1987 ont démontré la présence de 1 789 restes humains, cinq mètres sous le sol de l'actuelle ville de Mexico, datant de la fin du XVe siècle. Les restes se trouvaient au pied de l'ancien temple principal de la capitale aztèque.

Une des choses les plus intéressantes est la présence d'ossements d'enfants et de femmes puisque longtemps des historiens défendant une histoire anticoloniale avaient relativisé les actions des Aztèques et des cultures mésoaméricaines en disant que les sacrifices rituels étaient réservés aux soldats prisonniers des multiples guerres et raids entre cités et royaumes, supposant que les Espagnols avaient en effet exagérés les faits pour légitimer leur conquête sous le sceau de la civilisation. S'il faut donc mettre à bas cette théorie puisqu'il a été prouvé que les Mésoaméricains étaient bien versés dans le sacrifice humain, les chiffres avancés doivent cependant être relativisés. Comme dans d'autres domaines de recherche historique, en particulier l'histoire militaire, il est commun de constater une exagération des chiffres et, si les conquérants espagnols ont annoncé le chiffre de centaines de milliers, impossible selon la démographie locale de l'époque, il est actuellement difficile de savoir exactement à quel point les sacrifices humains étaient courants.

Bien que les Aztèques, Mayas, Tarasques et autres peuples mésoaméricains étaient désunis et rivaux, ils partageaient en partie un même respect envers des déités dont la révérence nécessitait le sacrifice de la vie car, sans cela, l'ordre du monde et l'ordre social et géopolitique risquait de s'écrouler.

Pour donner un autre exemple de réalité prouvée par les recherches historiques, le cannibalisme rituel semble avoir été prouvé puisque des restes humains ont été retrouvés à Mexico, datant de cinq siècles et présentant des marques sur les os pouvant donc indiquer du cannibalisme. S'il n'est pas possible de savoir si les Aztèques et Mayas consommaient le cœur des sacrifiés comme l'attestent les sources espagnoles, il est cependant possible de supposer que, toute proportion gardée, les dires furent peu éloignés des faits.



Tzomplanti découvert à Mexico, ruine d'un complexe religieux retrouvé dans la vieille ville

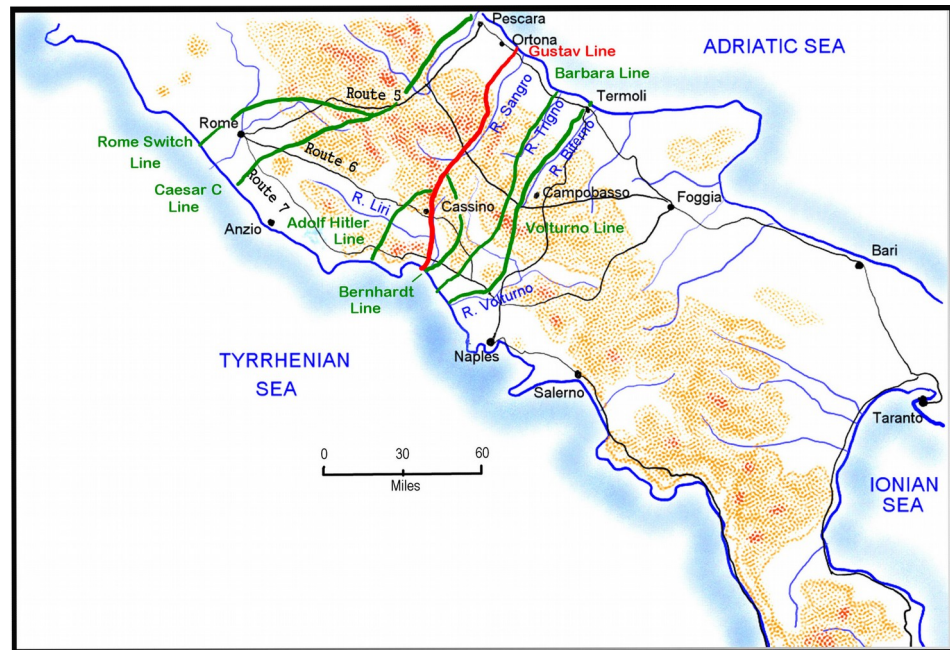
Mais pourquoi cet espace culturel a développé ces coutumes violentes ? Les théories des historiens semblent pour l'instant se concerter sur les nécessités politiques, puisque l'empire aztèque n'avait à l'arrivée des Espagnols que deux siècles d'existence et, comme semblent l'indiquer les ressources archéologiques, cet espace géographique, comme d'autres bassins civilisationnels, semble avoir connu de multiples royaumes ou entités politiques successives. Les Aztèques ont cherché à démontrer à la fois leur légitimité et leur pouvoir sur leurs rivaux par le sacrifice d'autres peuples, soldats, prisonniers, esclaves. Nous ne savons pas encore mais c'est en tout cas le ressentiment de ces peuples rivaux qui aura permis à Cortés de vaincre la puissance aztèque en rassemblant les cités ennemies et vassales tributaires en hommes et sacrifices.

Les « maroquinades » : des viols de masse en temps de guerre (1944)

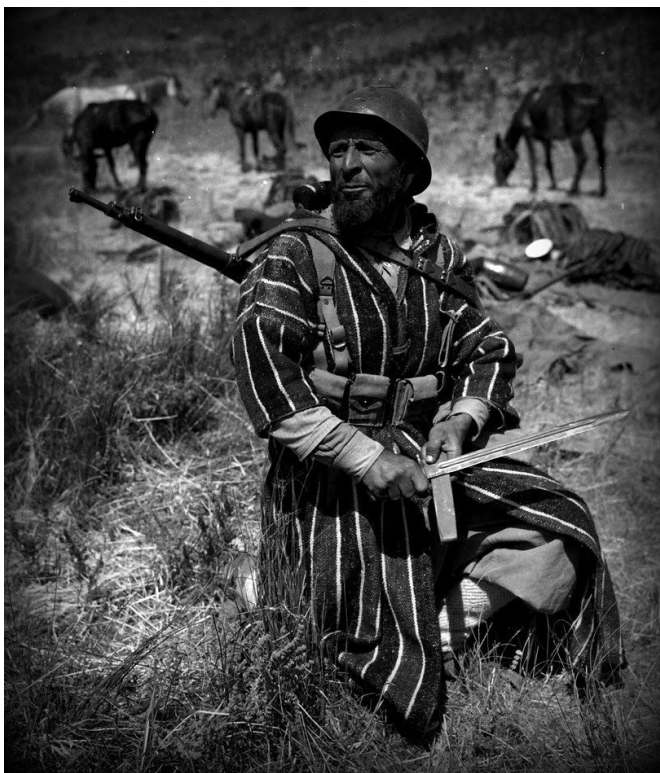
« Quiconque se trouve sur leur route est attaqué à main armée [...]. Ils s'emparent de tout [...], et si dans le groupe se trouvent des femmes, elles sont déshabillées avec violence en cas de résistance. Si, par exemple, ils s'engouffrent dans quelques fermes encore habitées, ils s'adonnent à un vrai saccage ; à la suite de quoi, les armes à la main, ils chassent les hommes des maisons et violent les femmes sans aucun respect ni pour les jeunes ni pour les personnes âgées. » (rapport du capitaine Umberto Pittali, 28 mai 1944)

Cet extrait du rapport d'un officier de l'armée italienne est un témoignage des exactions commises par des éléments du corps expéditionnaire français, mené par le général Juin.

Nous sommes ici entre avril et juin 1944, en pleine campagne d'Italie (1943-45) qui oppose les forces alliées aux Italiens et aux Allemands. Les troupes françaises, débarquées en Italie, ont pour mission d'ouvrir la voie aux troupes américaines en s'emparant de la zone stratégique des monts Aurunces afin de percer la ligne Gustav et d'avancer les affrontements jusqu'à la ligne Hitler (voir carte).



Carte des lignes de défense en Italie.



Les troupes françaises pourront ainsi remonter la vallée jusqu'à Valmonte, occupant des villages sur leur passage. Cette avancée du corps expéditionnaire français dans le Latium se fera de pair avec de nombreuses exactions sur les populations civiles : ce corps armé, composé de gommiers commandés par des officiers français, violentera et violera les hommes et les femmes comme le décrit le capitaine italien ci-dessus. Ces violences de masse marqueront profondément les Italiens, au point que les événements soient référés sous une même expression, « marocchinate », signifiant littéralement « violé(e) par les Marocains », et qui sera ensuite utilisée dans le langage populaire pour dire « violer » ou « sodomiser ».

Photographie d'un gommier marocain en 1944. Un gommier, ou « gomm », est un soldat recruté dans les colonies françaises d'Afrique du nord. Ils sont déployés dans de nombreux conflits de 1908 à 1956 par l'armée française, notamment durant la campagne d'Italie lors de la Seconde Guerre mondiale.

Les violences et leur ampleur

Ces « libérations » de villages sont particulièrement réputées pour les nombreux viols commis par les goumiers. Les témoignages disponibles sont très évocateurs et mettent particulièrement l'accent sur ces faits d'extrême violence. Nous retrouvons généralement le même processus : les soldats pillent les maisons, violent les femmes et exécutent dans la torture ceux qui se mettent en travers de leur chemin. Nous pouvons par exemple évoquer la torture d'une femme âgée s'étant opposée aux soldats, ayant été retrouvée suspendue et découpée « morceau par morceau », ou encore des viols à la chaîne sur des femmes et des jeunes filles. Le personnel religieux n'est lui non plus pas épargné par les sévices : une anecdote rapporte que le curé d'Esperia fut attaché et sodomisé toute une nuit pour avoir tenté de protéger des femmes avant de mourir par la suite de ses blessures, selon les propos recueillis par le professeur Bruno d'Epiro.

Il est cependant difficile d'avoir une idée de la véritable proportion de ces exactions, notamment en raison d'une réticence des femmes à reconnaître avoir été violées, mais également à cause des choix politiques du gouvernement italien, qui s'est désintéressé de ces témoignages une fois la guerre achevée car cela ne représentait plus d'intérêt stratégique dans la période de la Guerre froide. Les opinions des historiens divergent donc sur le nombre de victimes de ces viols, mais le chiffre de 12 000 paraît plausible.

Une volonté de la hiérarchie militaire française ?

Devant un tel déchaînement de violence de la part des troupes coloniales se pose légitimement la question de l'approbation, sinon du laisser-faire du commandement français. Il existe un mythe répandu sur cette « approbation française » : un faux-message du général Juin qui promet aux troupes coloniales 50 heures de carte blanche (de pillages et de viols) s'ils sortent vainqueurs de la bataille. Il a été démontré que cette déclaration est fautive, mais le crédit qui lui a été accordé par le passé est révélateur de l'idée générale des Italiens selon laquelle les officiers français ont une grande part de responsabilité et de complicité dans les exactions sur les populations civiles.

Dans les faits, ces actes ont en effet été rapportés au haut-commandement français. Le général Juin condamnera les actes de violences mais restera néanmoins ferme à l'égard de l'Italie, qu'il considère comme un « pays conquis ». Certains goumiers, pris sur le fait en train de commettre des viols, seront exécutés ou condamnés plus tard, mais il apparaît que les cadres avaient du mal à maintenir la discipline au sein des garnisons, et que plusieurs étaient enclins, par rancune envers les Italiens, à autoriser ou ignorer ces actes de violence extrême.



Le général Alphonse Juin entre 1941 et 1943.

Contenu du faux message du général Juin :

« Au-delà des monts, au-delà des ennemis que cette nuit vous tuerez, il y a une terre abondante et riche de femmes, de vin, de maisons. Si vous réussissez à passer outre cette ligne sans laisser un seul ennemi vivant, votre général vous le promet, vous le jure, vous le proclame : ces femmes, ces maisons, ce vin, tout ce que vous trouverez sera à vous, à votre bon plaisir et votre volonté. Pour cinquante heures. Et vous pourrez avoir tout, faire tout, prendre tout, tout détruire ou tout emmener, si vous avez vaincu, si vous l'avez mérité. Votre général tiendra sa promesse, si vous obéissez pour la dernière fois jusqu'à la victoire. »

Il ne faut donc pas oublier que les actes de violences et de viols ont un caractère unificateur et peuvent, comme le montre le faux-message, servir de motivation pour les troupes. C'est un phénomène qui se retrouve de tous temps et dans toutes les armées. L'historien Omer Bartov remarque que les officiers de la Wehrmacht se sont au fur et à mesure de la guerre rendus compte que les violences collectives de leurs troupes renforçaient leur moral et leur cohésion d'une manière générale. C'est donc une addition de circonstances (désir de revanche, entretien du moral, incapacité à discipliner les troupes...) qui peuvent en partie expliquer ces événements. À partir de ce constat, il n'est pas aisé de voir si ces viols ont revêtu un aspect « d'arme de guerre », c'est-à-dire de moyen pour les Français de heurter l'identité italienne en s'attaquant à leurs femmes et de terrifier et démoraliser les hommes car l'aspect « réfléchi » ou « commandé » des violences sexuelles n'est pas certain.

Questions mémorielles

Ce n'est qu'en 1996 qu'est présenté au sénat italien un projet de loi visant à reconnaître et à indemniser les victimes des maroquinades. En 2004, Carlo Azeglio Ciampi est le premier Président italien à rendre hommage aux victimes des maroquinades. La blessure laissée par ces viols de masse reste cependant ouverte, car l'État français ne s'est jamais excusé, et continue d'être l'objet de plaintes de la part d'associations défendant la mémoire des victimes.



Exemple d'une association de défense des victimes : l'Associazione Nazionale vittime delle marocchine, qui encourage également la diffusion de travaux historiques sur ce sujet.



La littérature et le cinéma se sont également emparés du sujet des maroquinades. L'image ci-dessus provient du film *La Ciociara*, réalisé en 1960 et adapté du roman éponyme d'Alberto Moravia. Ce récit se place dans le contexte historique des maroquinades et raconte l'histoire de deux femmes, une mère et une fille, violées par des gومiers marocains au cours de ces événements.

L'entretien

La violence au cœur de la guerre d'Algérie.

Yves, ancien soldat français entre 1957 et 1959.



La guerre d'Algérie

Conflit armé de 1954 à 1962. L'Algérie est depuis 1830 une colonie française, puis, à partir de 1848, elle est divisée en départements. Dans le mouvement de décolonisation d'après-guerre, l'Algérie souhaite obtenir une pleine indépendance vis-à-vis de la France. Elle mène son combat, grâce notamment au FLN (Front de libération national), contre l'armée française dépêchée pour rétablir l'ordre sur le territoire et pour protéger les pieds-noirs, des immigrés d'ascendance française installés en Algérie. Le 5 juillet 1962, les accords d'Évian permettent à l'Algérie d'obtenir son indépendance.

Morts :
Près de **25 600**
soldats français
Plus de **250 000**
Algériens

Près de **1.5 million**
de soldats mobilisés
au total

2 à 3 millions
d'Algériens
déplacés (sur une
population de 10
millions)

À quel âge êtes-vous parti en Algérie ?

À vingt ans, le 5 juillet 1957. J'ai été convoqué au Mans. Et au lieu de prendre le train là-bas, ils nous ont amené prendre le train en campagne car ils avaient peur qu'on se révolte. Car il y en avait qui se révoltaient, à vingt ans t'as pas envie d'aller faire la guerre. Donc on a pris le train et on a été à Marseille, puis depuis Marseille on est allé à Kairouan en bateau. C'était un bateau de transport de marchandises fallait voir la bête. Ensuite on a débarqué à Alger et on a pris le train. À chaque endroit où on s'arrêtait, il y avait des poteaux téléphoniques découpés, des arbres en travers des lignes, ... On a été incorporé en pleine nature à Beaugarie, et dès la première nuit on se faisait tirer dessus. Pendant mes classes, j'ai attrapé une bronchite, ils m'ont envoyé à l'hôpital. J'ai passé un mois là-bas. Avec un ami infirmier, j'allais chercher au terrain d'aviation des blessés qui avaient été évacués en hélicoptère. En voyant leur état, je me suis dit : « Quand ça va être notre tour, ça va pas être gai ». Quand j'ai été guéri, ils ont décidé de me mettre aux radios alors que je n'y connaissais rien, parce que j'étais costaud et que le poste 300 faisait 17 kilos. Eh bah, c'était pas ce qu'il y avait de plus marrant, parce que quand t'es radio, tu marches en tête de section avec le commandant, et c'est toujours toi qui est visé. J'avais juste une grenade pour faire sauter mon poste au cas où j'étais pris, et je peux te dire que j'aurais sauté avec pour pas tomber entre leurs

mains. Au final, j'ai eu ma permission au mois de septembre. J'en ai eu qu'une seule sur mes 27 mois de service. Le temps de faire le trajet pour rentrer, je pouvais rester à peine deux jours chez moi. Du coup j'ai pris un peu plus, surtout que c'était la foire de Béré (foire annuelle de Châteaubriant), mais j'ai raté le bateau, et je suis resté huit jours à Marseille en attendant le prochain (rire). Au retour, mon commandant de compagnie m'a dit : « Dis donc ça fait un moment que t'es censé être rentré toi. Tu sais que je peux te foutre en taule pour ça ». Je lui ait répondu : « Si tu me foutais en taule au moins je serais à l'abri » et il m'a dit : « Et bah non, parce que ce soir on part en opération, et tu viendras avec nous ». C'était ça la vraie punition.

Qu'est ce que vous faisiez là-bas ?

On s'occupait de garder une grande ferme qu'un pied-noir tenait. On était trente dans l'unité, mais que cinq européens. J'ai jamais compris que des musulmans étaient rentrés dans l'armée française pour combattre contre les leurs. J'ai toujours trouvé ça bizarre. C'est comme la deuxième guerre, il y avait des Français qui combattaient avec les Boches [sic]. Bah là c'est pareil. Il y a eu des déserteurs de chez nous, des Arabes, qui partaient avec des armes. Mais c'est un peu normal vu qu'ils combattaient contre leur peuple. Ils étaient convoqués aussi vu qu'ils étaient entendus comme Français.

Tous ceux qui sont restés, il aurait fallu qu'ils soient envoyés en France. Mais ils ont tous été zigouillés [sic], des milliers. Comme nous, on a fusillé les gars qui ont travaillé avec les Boches [sic]. Quelques-uns ont réussi à venir avec les pieds-noirs en France. Là, il y a peut-être une erreur quand-même, on les a laissés tomber. Mais, d'un autre côté, je me dis qu'ils combattaient contre leur peuple aussi.

Vous avez déjà eu des prisonniers dans vos rangs ?

Oui mais, le moins possible. Et quand on vient nous dire, parce qu'on entend ça, qu'on a fait des saloperies en Algérie, ils oublient une chose, c'est que chez nous on a subi aussi. Parce que ceux qui tombaient entre leurs mains... J'ai vu des mecs se faire tuer. J'ai des copains qui sont tombés devant moi, et on arrivait pas toujours à les enlever (les récupérer). On les retrouvaient avec le ventre ouvert, les parties [sic] dans la bouche. Ils étaient encore plus dégueulasses que nous, parce que nous on faisait pas ça. Nous, on les laissaient sur place. Alors, quand j'en entends des fois... Même notre Président en ce moment, qui va voir le Président algérien pour s'excuser et tout le bordel, mais il se fout de nous [sic]. C'est pas normal. Il n'a pas fait l'armée, il n'a jamais fait la guerre, il ne sait pas ce que c'est. Moi, je dis une chose, si tu veux pas voir des saloperies, faut pas faire la guerre, parce qu'il y en aura forcément des deux côtés.

Mais alors eux ils en ont fait leur part ! C'était affreux ce qu'ils faisaient à nos tués. Ceux qui tombaient prisonniers, ils leurs coupaient la tête carrément.

Avez-vous déjà entendu parler de cas de pillages ?

Oh... non... Bon c'est vrai que quand on tombait dans le Djebel et que des fois on avait pas trop trouvé à manger, c'est arrivé qu'on baise [sic] une poule ou un coq mais sinon... non.

Quel est l'événement marquant de votre service en Algérie ?

Le Noël 1957, on a failli être exécutés par des Arabes qui étaient avec nous. Ils devaient nous exécuter dans la nuit de Noël, mais il y en a un qui s'est dégonflé et qui a vendu la mèche. Autant dire qu'à partir de là... De toutes façon c'est pas compliqué, en opération, tu risquais de te faire tirer dans le dos par des gars de chez toi. Moi, j'ai vu des gars se tirer une balle dans le pied pour pas aller en opération. Un jour, un gars de chez nous, un Corse, est arrivé. Il avait fait ses classes en France. Il arrive là-bas, nommé sergent-chef. On part en opération, il n'y connaissait rien. En opération, il en voit un dans un fourré et il se retourne pour me dire : « il y en a un là ! ». Fallait surtout pas faire ça, l'autre avait un fusil



Manifestation en France pour la paix en Algérie, menée par le PCF.

C'était à lui de tirer, fallait pas faire de cadeau. À Alger, on est allé en opération avec les légionnaires de la légion étrangère, et puis leur chef à ce moment-là c'était le général Bigeard. Moi j'ai lu tous ses livres à Bigeard, et bah ça c'était un mec [sic]. Il a débuté deuxième classe en Indochine et il est arrivé général. Sans une grosse instruction mais au combat... Il avait un placard t'aurait dû voir. Et bah ce mec-là, en principe les gradés faisaient porter leur sac à dos, mais ce mec-là c'était lui qui le portait son sac à dos. Puis il disait : « les gars, on est à la guerre, mais je vous interdît de vous faire tuer ». C'était un chef comme ça (il lève le pouce). Il est mort il y a pas longtemps. C'était un sacré mec. Des chefs comme ça bah y'en a pas beaucoup [sic]. Tu vois un peu comment qu'ils étaient tous ces anciens d'Indochine qu'on avait là. On avait aussi un adjudant-chef qui avait fait l'Indochine, il nous avait dit : « Les gars, ici, vaut mieux faire le boucher que le veau ». Parmi les légionnaires, il y avait des anciens SS allemands, qui avaient été dans la jeunesse hitlérienne à 15-16 ans. Ils n'avaient appris qu'une chose : l'armée, alors ils s'étaient engagés dans la légion étrangère. Parce qu'on marchait [sic] des fois avec la légion étrangère. Ces mecs-là ils faisaient pas de cadeaux. Un jour, on a eu 12 tués, ils ont fait une razzia le lendemain, bah (siffle), ça déménageait dans le coin [sic].

Qu'avez-vous fait à votre retour d'Algérie ?

Quand je suis rentré, je suis passé à la gendarmerie rendre mon paquetage. Ils m'ont dit qu'ils avaient de la place dans leurs rangs si je voulais m'engager mais j'ai dit non, parce que ça voulait dire repartir là-bas. J'en suis sorti vivant, j'allais pas y retourner de mon propre chef. D'ailleurs, il y avait les maladies aussi là-bas.



Général Bigeard le 8 novembre 1974.

J'ai vu des gars dans l'hôpital mourir ou devenir fous à cause du palu' (paludisme). On buvait de l'eau dégueulasse qu'on trouvait, alors que parfois dix mètres plus loin il y avait un animal crevé. Pour nous soigner, ils nous faisaient des piqûres et pour la dysenterie ils nous filaient quatorze cachets à prendre d'un seul coup donc ça te soignait bien. Après, marcher par 45-50 degrés, t'avaient des gars qui tombaient comme des mouches hein. Pas tout le monde ne résiste à la chaleur [sic]. Certains buvaient du vin rouge archi chaud, je ne sais pas comment ils faisaient pour boire ça. Je me rappelle aussi un jour en opération, oh non de dieu, la neige qui se met à tomber. Fallait qu'on traverse un fleuve qui était en crue. Fallait qu'on se tienne les uns aux autres pour traverser à cause du courant. On est ressorti trempés, les pieds gonflés dans les godasses, en sang. Un autre jour, à Palestro, j'étais planqué presque une demi-journée derrière un gros cailloux. Je pouvais pas bouger car ça tirait. Alors, pour nous sortir, et sortir les mecs des rochers, on prévenait l'aviation qui balançait du napalm.

Qu'est ce qui vous marque le plus aujourd'hui ?

Moi, là-dedans, ce qui me faisait le plus chier c'était de voir des gars de 20 ans se faire tuer. Un de mes copains d'un autre régiment s'est fait tué un mois avant d'être libéré, et il y en a beaucoup comme ça. Les morts étaient mis en cercueils et amenés dans un grand hangar, où tous les cercueils s'entassaient jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour faire un bateau. C'était affreux de voir ça, surtout l'odeur... C'était indigne. On te foutait des décorations dessus, comme si... ça faisait une belle jambe [sic]. Quand je vois le bilan aujourd'hui, je me demande pourquoi on a été envoyé là-bas, à part pour défendre les propriétés des pieds-noirs. La guerre là-bas n'a servi à rien, à part faire tuer des gars.

Maxime Grégoire

Rémi Guilbaud

Ludovic Broigniez

La Bosnie-Herzégovine est un État du sud-est de l'Europe couvrant une surface de 51 000 km², enclavé entre la Croatie, la Serbie et le Monténégro. Réunis au sein de la Yougoslavie, ces territoires forment avec la Slovénie et la Macédoine du Nord, la République fédérative socialiste de Yougoslavie, dirigée par Tito de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à sa mort, en 1980. La République se distingue par sa diversité ethnique, une originalité qu'à tenté d'effacer le dirigeant yougoslave durant toute sa vie, insistant sur son unité. Mais, à sa mort, les identités nationalistes refont surface et fragilisent le pays qui se fragmente tout au long des années 1980 puis 1990.

LE NETTOYAGE ETHNIQUE EN BOSNIE-HERZÉGOVINE (1992-1995)

LE RÔLE DES INSTITUTIONS TRANSNATIONALES DANS LA GESTION DE LA CRISE



La guerre de Bosnie-Herzégovine est l'une des manifestations de l'éclatement yougoslave. En effet, le pays obtient son indépendance après un référendum à 99 % de « pour » le 29 février 1992. Il entre ensuite dans une période de guerre durant près de trois ans. Tout comme la Yougoslavie, l'État de Bosnie-Herzégovine se distingue par son caractère multiethnique, spécificité problématique dans un contexte où se développent les volontés nationalistes de chaque ethnie, dont le paroxysme idéologique est l'homogénéisation ethnique du territoire. Ce désir d'homogénéisation est le point de départ du nettoyage ethnique.

Lorsque l'on évoque un conflit européen aussi proche de nous dans le temps, il est normal de se demander comment une telle violence a-t-elle pu perdurer malgré l'existence d'une cour de justice internationale à La Haye, la présence de l'ONU, de l'UE, et de l'OTAN ? En fait, la réponse à ces questions est plutôt simple : le contexte international détourne ces trois grandes institutions de la question bosniaque et de l'opération d'épuration en cours. Pour commencer, la chute de l'URSS a permis la libération de l'Organisation des Nations unies, jusqu'alors entravée par les deux grands (États-Unis et URSS). Suite à cet événement, la Bosnie-Herzégovine aurait pu s'attendre à une aide militaire efficace de la part de l'ONU, enfin libérée des chaînes de la guerre froide. Mais, c'est oublier le rôle de l'organisation, qui n'est pas d'apporter la paix, mais de la maintenir. C'est pourquoi, malgré la mise en place d'une mission de casques bleus, la FORPRONU, dès février 1992, le conflit perdure, puisque ces derniers ne peuvent agir directement contre les agresseurs. Dans un contexte de guerre, son rôle est plus que limité. Au final, elle joue un rôle purement humanitaire et se retrouve parfois dans des situations délicates comme lorsque le 8 janvier 1993, le vice-président bosniaque Hakija Turajlić est abattu par un milicien serbe, alors qu'il se trouvait devant un véhicule blindé de l'ONU. Cet événement marque l'incapacité d'action des forces de la FORPRONU qui, en plus de moyens matériels limités, reçoivent l'ordre de ne pas prendre parti pour l'un ou l'autre camp, même si face aux horreurs du nettoyage ethnique, il semble difficile de conserver une totale neutralité.

Nettoyage Ethnique ?

Qu'entend-on par l'expression « nettoyage ethnique » ? Car il ne s'agit ni de déplacement de population, ni d'extermination génocidaire de tout un peuple. En réalité, la définition semble se trouver dans une sorte d'entre-deux, traduisant « des processus visant à modifier radicalement, et le plus souvent de manière violente, le peuplement de certains territoires » (S. Rosière).

Général français Jean Cot, commandant de la FORPRONU, démit de ses fonctions le 10 janvier 1994, parce qu'il dénonce l'incapacité à stopper le nettoyage ethnique et prend parti contre les Serbes, rompant son impartialité.

De son côté, l'UE est totalement verrouillée par l'incapacité de ses membres à trouver un plan d'action unanime, comme le montre l'exemple du refus de Douglas Hurd, ministre des Affaires Étrangères britannique, de voir s'installer une force européenne à la frontière serbo-croate en 1991, malgré la demande faite par la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. Pour trouver des solutions unanimes, les différents pays sont alors contraints de revoir leurs ambitions à la baisse, ce qui limite considérablement le champ d'action de l'UE.

Il ne reste alors que l'OTAN qui apparaît comme la solution la plus viable pour mettre fin au nettoyage ethnique. Consacrant l'échec de l'ONU, le 3 juin 1995, la Force de réaction rapide (FRR) est créée par l'OTAN, pour assurer la protection des casques bleus de la FORPRONU. Cette force dispose de moyens et de droits plus étendus, et surtout, plus en adéquation avec la situation dans laquelle se trouve la Bosnie-Herzégovine. Suite au bombardement du marché de Sarajevo le 28 août 1995, la FRR et l'OTAN mènent un assaut contre les forces serbes, les poussant à signer la paix rapidement.



Si les bilans restent difficiles à dresser, les témoignages sont l'assurance de la violence de l'opération et de son caractère prémédité, encadré, et contrôlé. Ce sont, à la fin du conflit le 14 décembre 1995 (accord de Dayton), près de deux millions de personnes qui furent déplacées, soit environ 50 % de la population du pays. Si les indicateurs du nombre de morts et de déplacés posent des problèmes de précisions, d'autres indicateurs sont encore plus difficilement quantifiables, comme les cas de viols ou de tortures, qui permettent pourtant de rendre compte de la violence de la guerre. Amnesty International notamment, a recueilli de nombreux témoignages d'après-guerre, comme celui d'une femme, appelée « L. », enceinte au début de l'année 1992. Elle témoigne de sa captivité de trois mois auprès d'un groupe de soldats serbe, des tortures qu'elle a subi, de la perte de son enfant et du viol systématique dont elle a fait l'objet jusqu'à son départ dans le cadre d'une opération d'échange de prisonniers. Il est difficile de mettre des mots par dessus ces témoignages tant ils véhiculent à eux seuls toutes les atrocités de l'homme à la guerre. En peu de temps, les voisins avec qui l'on cohabitait deviennent ennemis. L'anthropologue en évidence ce genre de *We are all neighbours*, où, 1993, dans lequel se côtoient montés des mouvements nationalistes poussent la pensée majoritaire à rejeter son voisin. Ainsi sont mis en opposition de vieilles connaissances qui, jusqu'alors, ne se reconnaissaient par rien d'autre que leurs liens amicaux, et non pas par leur ascendance ethnique ou leur religion. En ce sens, la fraternisation avec l'Autre est perçue comme une trahison. Les violences à leur rencontre sont légitimées par une propagande efficace, que décrit notamment l'historien Jacques Semelin dans son ouvrage *Purifier et détruire*. Pour autant, face à cette violence, des résistances existent et il serait exagéré de dire, dans le cas des nettoyages ethniques en Bosnie-Herzégovine, que tous les Serbes furent de fervents partisans de l'idéologie promue par Slobodan Milosevic, Président de la Serbie. On évalue ainsi à 100 000 le nombre de jeunes refusant de servir au sein de l'armée au moment de cette guerre, et à environ 40 000 le nombre de déserteurs. Mais, malgré ces mouvements de résistance à l'idéologie serbe promue par la pensée majoritaire, les violences ne furent pas épargnées aux victimes des nettoyages ethniques.

« *Le conflit le plus meurtrier d'Europe après la seconde guerre mondiale.* »

des cibles de méfiances, puis des norvégienne Tone Bringa met comportement dans son film dans un village bosnien en janvier amicalement Croates et musulmans, la

Le nettoyage ethnique de la Bosnie-Herzégovine a fait l'objet de nombreuses recherches ces dernières années. Il intervient à une époque où la présence de la bombe atomique, de l'ONU, des notions juridiques de crimes

de guerre, de crimes contre l'humanité et de génocides, sont censées agir comme des arguments suffisamment dissuasifs auprès des États du monde entier. Pourtant, les violences sont réelles. Au final, en plus de trois ans de guerre, on dénombre près de 100 000 morts, selon les dernières estimations communiquées par le Parlement européen (2015).

« L'armée des Serbes de Bosnie menait une campagne systématique village par village. Elle était souvent précédée par des bandes de paramilitaires. C'était un bombardement lent et continu, village par village. La population terrorisée s'enfuyait. L'armée attaquait ensuite avec des chars, de l'infanterie et des troupes qui n'étaient pas importantes. C'étaient souvent des compagnies ne dépassant pas 80 personnes, et les villages tombaient un à un. Ce n'était pas une offensive militaire au sens strict du terme, mais une espèce de rouleau compresseur qui obligeait la population à fuir devant la terreur. »

Henri Jacolin, ambassadeur de France en Bosnie-Herzégovine (1993 à 1995)



Maxime Grégoire.

La violence aux origines du monde : récits cosmogoniques :

- Cotterell A., 2004, Encyclopédie de la mythologie, Paris, Parragon.
- Girard R., 2008, « La violence à l'origine du symbolique et du sacré », Dans Tarot C., *Le symbolique et le sacré: Théories de la religion*, Paris, La Découverte, p. 398-426.

Djebel Sahaba : un massacre pré-historique ? (14 000 ~ 7 000 AP) :

- Guilaine J., Zammit J., 2001, *Le sentier de la guerre : Visages de la violence préhistorique*, Paris, Seuil.
- Judd M., 2006, « Jebel Sahaba Revisited », *Archaeology of Early Northeastern Africa Studies. African Archaeology 9 Poznan Archaeological Museum*, en ligne : <https://books.ub.uni-heidelberg.de/propylaeum/reader/download/218/218-30-76972-1-10-20170210.pdf>
- Usaia D., 2020, « The Qadan, the Jebel Sahaba Cemetery and the Lithic Collection », *Archaeologia Polona*, vol. 58, p. 99-119.
- Weber C., 2002, « La fonction de la violence dans les sociétés primitives selon les écrits de Pierre Clastres », Dans *Les Champs de Mars*, n° 12, p. 61-83.

Un massacre à l'extrémité du monde scythe (De 100 à 400 de notre ère) :

- Caspari G., Sadykov T., Blochin J., Hajdas I., 2018, « Tunnug 1 (Arzhan 0) – an early Scythian kurgan in Tuva Republic », Russia, *Archaeological Research in Asia*, Vol. 15, p. 82-87.
- Iaroslav L., 2003, *Les nomades: Les Peuples Nomades De La Steppe Des Origines Aux Invasions Mongoles IXe Siècle Av. J.-C.-XIIIe Siècle Apr. J.-C*, Errance.
- Milella M., Caspari G., Kapinus Y, et al, 2021, *Troubles in Tuva: Patterns of perimortem trauma in a nomadic community from Southern Siberia (second to fourth c. CE)*, AmJ Phys Anthropol.

Le mythe du cœur sanglant :

- Carrasco D., 1999, *City of Sacrifice: The Aztec Empire and the Role of Violence in Civilization*, Beacon, Press Boston.
- Chavez Balderas X., 2007, « Human Sacrifice and Mortuary Treatments in the Great Temple of Tenochtitlan », *FAMSI*. p. 15.
- Lehmann H., 2012, *Les civilisations précolombiennes*, Paris, Presses Universitaires de France.

Les « maroquinades » : des viols de masse en temps de guerre (1944) :

- Baris T., 2007, « Le corps expéditionnaire français en Italie. Violences des « libérateurs » durant l'été 1944 », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°93, p.47-61
- Le Gac J., *Vaincre sans gloire, le corps expéditionnaire français en Italie*, thèse publiée aux éditions « Les Belles Lettres », ministère de la Défense-DMPA.
- Notin J.-C., 2002, *La Campagne d'Italie. Les victoires oubliées de la France (1943-1945)*, Paris, Perrin.
- "Marocchinate": l'Italie poursuit en justice la France à cause des goumiers violeurs, en ligne : <https://www.h24info.ma/culture/marocchinate-litalie-poursuit-en-justice-la-france-a-cause-des-goumiers-violeurs/>

Le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine : le rôle des institutions transnationales dans la gestion de la crise (1992-1995) :

- Kullashi M., 2005, *Effacer l'autre. Identités culturelles et identités politiques dans les Balkans*. Paris, L'Harmattan.
- Landreau A., 2016, « Violences de guerre en Bosnie-Herzégovine. Approche typologique des criminels », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 43, n°1, p. 53-62.
- Le Pautremat P., 2009, « La Bosnie-Herzégovine en guerre (1991-1995) : au cœur de l'Europe », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°1, p. 67-81.
- Rosière S., 2006, *Le nettoyage ethnique. Terreur et peuplement.*, Paris, ellipses.
- Tanner S., 2007, « Saisir la violence de masse : le nettoyage ethnique en Bosnie et l'apport d'une perspective locale et d'une approche de réseau », *Déviance et Société*, vol. 31, n°3, p. 235-256.